

EDMOND PASQUIER  
de la Société des Poètes Français

---

PRÉFACE

DE

M. J. MICOULEAU  
licencié ès-sciences, ès-lettres et en droit

---

LA  
Science Relative

Poème scientifique et philosophique



---

1925

---

EN VENTE :

Prix : 3 fr.

A la Librairie BOULINIER, 19, boulevard Saint-Michel (V<sup>e</sup>).

Chez l'auteur, 4, rue de Sévres (VI<sup>e</sup>).

## DU MÊME AUTEUR

---

<i>Lais</i> , drame en un acte en vers (1 <sup>er</sup> prix du Concours de « Comœdia ».....	Épuisé
<i>La Brise</i> , poème.....	—
<i>Songe</i> , récitatif.....	—
<i>Le Doute</i> , poème à trois chants, 1 brochure cartonnée in-8 raisin.....	1 50
<i>Tentation</i> , poème à deux chants.....	Épuisé
<i>Le Reître</i> , drame en trois actes en vers : 1 vol. in-8° raisin.....	4 »
<i>Les Ronces du Cœur</i> , (poèmes, poésies, sonnets d'amour). Préface de M. Auguste Dorchain. 1 vol. in-8 coquille, édité par Sansot.....	6 »
<i>Souviens-toi !... Je me souviendrai !..</i> Poème double dédié aux Enfants de France. Conseils d'un grand blessé de la grande guerre suivis de l'engagement pris par tout enfant ayant compris la belle et noble cause qu'a défendue la France en combattant. Une brochure éditée par Jouve.....	1 »
<i>La Grande Guerre en raccourci</i> (allusion à la portée de tous). Saynète enfantine en prose à 7 personnages, éditée par Corbière et Jugain. 1 br. cart. .	Épuisé
<i>La Vie</i> , poème philosophique, couronné par la Société Nationale d'encouragement au Bien. 1 br. cartonnée.	2 »
<i>A-propos</i> , en vers, sur Molière, dit au théâtre Fleurus, à l'occasion du Tricentenaire du Poète.....	1 »
<i>La Leçon de la Grande Guerre. — Le Fort de Vaux</i> , Poèmes patriotiques, 1 brochure cartonnée.....	1 50
<i>L'Arbre de la Liberté</i> , poème philosophique dit au Trocadéro, par Jean Hervé de la Comédie Française, à l'occasion des Fêtes données en l'honneur des quatre sergents de La Rochelle, 1 br. cartonnée...	2 »
<i>Rêves et Réalités</i> , (Poèmes lyriques, poèmes patriotiques, poèmes philosophiques). 1 volume en préparation.....	



*A Monsieur G. Deherme  
en toute sympathie*

EDMOND PASQUIER  
de la Société des Poètes Français

PRÉFACE

DE

M. J. MICOULEAU

licencié ès-sciences, ès-lettres et en droit

LA

# Science Relative

Poème scientifique et philosophique



PRIX : 3 FR.

EN VENTE :

A la Librairie BOULINIER, 19, boulevard Saint-Michel (V<sup>e</sup>).

Chez l'auteur, 4, rue de Sèvres (VI<sup>e</sup>).







## PRÉFACE

---

*La poésie, dans l'opinion générale, est à peu près étrangère à la science. Elle exprime surtout les sentiments et les passions des hommes, leurs émotions de joie et de tristesse, les aspects de la nature dans sa grandeur et sa beauté. Elle abandonne à la prose l'expression de tous les rapports rationnels entre les phénomènes : toutes les lois et les formules de la science. L'étude même des poètes semble confirmer cette opinion. Corneille, en donnant à ses personnages une nature intellectuelle et volontaire, ne paraît-il pas inférieur à Racine, peintre des âmes sensibles et passionnées ?*

*La distinction entre ces deux groupes de faits, les uns d'ordre intellectuel, les autres d'ordre sensible, ne doit pas, semble-t-il être fondée sur une séparation aussi tranchée que celle qu'on admet en général.*

*Sans doute, les idées et les formules qui ne s'adressent qu'à la raison spéculative ne sont guère matière de pensée poétique, bien que dans toute vérité scientifique il y ait un élément d'ordre émotionnel, un élément de beauté. La théorie savante des probabilités n'a pas seulement un caractère purement mathématique : elle a aussi des rapports avec notre vie entière, intellectuelle, morale, sociale, avec le beau, avec le vrai, avec le bonheur.*

*La vérité est que la science n'a pas seulement une face abstraite, mais encore une face concrète.*

*En nous faisant connaître les rapports entre les faits positifs, elle nous permet d'agir, d'étendre notre pouvoir sur les choses; d'améliorer, de mieux assurer les conditions d'existence de l'humanité; d'orner, d'embellir la vie individuelle et collective; d'avoir des spectacles nouveaux, variés, esthétiques, instructifs, qui aiguïssent notre curiosité instinctive ou flattent notre imagination. La science nous donne encore l'idée de la complexité effrayante des phénomènes, de l'infiniment grand et de l'infiniment petit; elle accroît, par l'observation des faits, notre désir de mieux connaître et de mieux comprendre les choses, et développe les besoins intellectuels, encore si rudimentaires chez la plupart des hommes.*

*C'est par ses résultats, par ses applications, que la science frappe les esprits, amène les hommes à penser, à réfléchir sur la vie, sur le moi, la force, la matière, l'infini dans le temps et dans l'espace. Et si ces pensées pénètrent leur conscience et leur raison, ils peuvent sentir leur « grandeur et leur bassesse », suivant le mot de Pascal; devenir modestes, justes et bons; éprouver de la sympathie et même de l'amour pour tous les hommes.*

*Ils comprendront cette si profonde et si humaine pensée d'une doctrine religieuse antérieure de plusieurs siècles à la morale évangélique, et d'après laquelle tout homme, se reconnaissant dans son semblable, peut dire : « Toi, c'est moi », et complétant l'idée en l'étendant dans le passé et dans l'avenir, ajouter : « Toi qui fus, toi qui seras, c'est encore, c'est toujours moi ».*

*C'est dans ces pensées et ces sentiments que M. Edmond Pasquier a fait avec force, avec intensité, je dois dire avec lyrisme, son beau poème au vers facile, élégant et harmonieux. Le fond en est extrêmement riche d'idées : science, morale, sociologie métaphysique éveillent la conscience du lecteur et le forcent à s'élever au-dessus des pensers habituels de l'existence. Tâche ardue et difficile, qu'il reprendra un jour, je l'espère, pour donner tout le développement et toute l'ampleur que comporte un sujet si noble et si élevé.*

*Le premier, je crois, il parle, dans un poème, de la théorie d'Einstein, de la relativité. Les Grecs ont sans doute parlé de relativité, mais en prose, et Pascal a écrit que la science est essentiellement incomplète et relative.*

*Je suis vraiment heureux de pouvoir féliciter M. Edmond Pasquier de faire des poèmes dans lesquels on trouve à la fois le culte de la forme, la nouveauté et la solidité du fond.*

*La poésie, comme les autres formes de l'art, est un facteur puissant de civilisation progressive. Elle contribue à élever l'homme au-dessus des réalités vulgaires de l'existence, surtout quand elle prend sa source dans des sentiments vraiment élevés. La science peut être une des sources les plus riches de ces sentiments. Elle ne nuit point à l'artiste : « Le plus grand, le plus humain des artistes, a écrit un grand savant, qui fut mon maître, Guillaume de Greef, et le plus assuré de l'immortalité sera toujours celui qui saura unir à ses facultés artistiques, héritées ou acquises, la*



*plus haute somme de science, y compris les sciences sociales.*

*« La science en général ne paralyse que les natures les plus faibles ; elle fortifie et rehausse les plus puissantes et les plus vibrantes ».*

Jean MICOULEAU,  
Licencié ès-sciences, ès-lettres et en droit.







# La Science Relative

A MON MAITRE ET AMI M. J. MICOULEAU.

Non rien n'est absolu dans l'Univers immense,  
Dans le Cosmos glacé fait d'ombre et de silence  
Qui poursuit, sans arrêt, son cycle défini.  
La nature détient, en le moindre repli,  
Son mystère insondable — œuvre silencieuse —  
Que la science humaine, ardente et ténébreuse,  
Cherche à percer toujours sans le trouver jamais.  
Si l'on surprend parfois ses décevants secrets,  
Ce n'est que brin à brin, ce n'est que goutte à goutte,  
Encore que subsiste en notre âme le doute,  
Ce doute qui nous hante et trouble notre esprit  
Quand nous méditons seuls à l'écart de tout bruit.  
Non, rien n'est absolu, non, rien n'est immuable  
Dans l'espace et le temps. Tout incommensurable  
Qu'est l'éther, ce milieu qu'on nomme intérastral,  
Cet espace élastique et froid comme un métal,  
Qui n'oppose au mobile aucune résistance,  
Obéit cependant à des lois d'une essence  
Autre que celles dont notre esprit fut nourri;  
Ce qu'on croyait hier n'est plus sûr aujourd'hui,  
Car ainsi va le monde et sa vaine croyance :  
Ce qui fut vérité n'est plus qu'incohérence  
Parce que nous tendons à rapporter à nous  
Tout ce qui nous entoure — ô pauvres, pauvres

[fous! —

Quel orgueil est le nôtre! Ah! croire que le monde  
A pour centre la Terre, une machine ronde  
Que de puissants soleils peuvent briser demain;  
Qu'elle a, seule, engendré l'Homme — Etre souve-  
[rain —

Bien qu'elle soit petite entre tant de planètes;  
Que ses êtres — les seuls favorisés — reflètent  
L'âme du monde immense alors que l'Inconnu  
— Vaste, énorme, insondable, où tout est revêtu  
D'un voile de mystère — en fait d'infimes choses;  
Croire que nous pourrons déterminer les causes  
Qui font et qui défont ce qu'on peut concevoir;  
Trouver le grand secret qui force à se mouvoir,  
Dans une radieuse et constante harmonie,  
Tout ce que nous voyons, tout ce qui fait la vie;  
Ah! croire que viendra ce jour tant convoité  
Où notre obscure nuit étant toute clarté  
Nous aurons arraché, du sein de la nature,  
L'universelle loi : loi simple, unique et sûre,  
Cause que tout se crée et vit et meurt enfin,  
Est le fait insensé de notre orgueil humain!  
Non, rien n'est absolu que l'absolu lui-même.  
Lorsque l'on réfléchit à ce troublant problème  
Qu'est celui de l'espace et qu'est celui du temps;  
Quand on a pu donner les plus petits instants  
De sa pauvre existence infiniment trop brève  
Pour résoudre les faits auxquels, sans cesse, rêve  
Tout être conscient — ô triste humanité —  
Que concluons-nous donc? La relativité!  
Eh bien! Oui, nous devons avouer l'ignorance  
Dans laquelle nous tient notre faible science,  
Car tout est relatif, confessons-le bien haut,  
Et c'est, dans notre nuit, notre faible flambeau.  
Mais cette humble étincelle est pourtant bien bril-  
[lante  
Puisqu'elle bouleverse, en sa façon troublante  
D'éclairer notre esprit, tout ce que nous savons,  
Toute notre croyance et toutes nos raisons!

A rechercher le vrai notre effort est sublime.  
Mais que savons-nous? Rien de ce profond abîme,

De ce Cosmos énorme et pourtant limité,  
Car plus nous apprenons, plus cette immensité  
A notre entendement déductif se dérobe. [globe,  
Le système einsteinien, tout comme un simple  
Entraîne nos concepts — sur tant de points di-  
[vers! —

Et laisse à notre esprit de vastes champs ouverts.  
Il a — pourquoi nier? — fait soudain table rase  
De la croyance qui servait à tous de base,  
Mettant devant nos yeux des horizons nouveaux,  
Des horizons troublants tellement ils sont beaux,  
Tellement on y trouve, en cherchant, de merveilles.  
Que les autres, auprès, sont petites et vieilles!  
Ce n'est qu'en fonction des faits vérifiés  
Que vaut la théorie et ces faits sont notés;  
Ils le sont amplement grâce à l'expérience  
Sans laquelle, pour nous, tout serait ignorance!  
Et c'est cette synthèse au sens clair et précis  
Qui déconcerte l'homme et le laisse surpris.  
Synthèse qui, dès lors, met en pleine lumière,  
D'une façon certaine et non plus éphémère,  
Le grand rôle joué par la contraction  
Des corps en mouvement, des corps en action.  
Et que dit-elle encore en sa grande justesse?  
Pour deux mobiles qui n'ont pas même vitesse,  
Identique n'est point l'intervalle de temps  
Qui sépare deux points ou deux événements.  
Erreur nous dira-t-on car tout n'est qu'hypothèse,  
Que la méthode soit : analyse ou synthèse.  
Or, nul ne peut prétendre, avec sincérité,  
Connaître exactement toute la vérité.  
Newton ramène à lui les effets et les causes,  
Tandis qu'Einstein décrit l'immense envol des  
Si l'un, pour mesurer, opère en raccourci, [choses.  
L'autre prend comme base un espace infini.  
Pour le premier il n'est qu'une ligne licite :



La droite indéfinie en l'éther sans limite ;  
Pour le second la courbe est l'unique moyen  
De comprendre les lois qu'on aperçoit de loin,  
Ces formidables lois qui régissent le monde...  
Les anciens y croyaient à la Machine ronde :  
Pour eux le mouvement circulaire était bien  
Le plus noble de tous, le reste n'était rien! [sible  
Et tout semble, aujourd'hui, prouver que c'est pos-  
Car, sans être infini, l'Univers — c'est plausible —  
Peut être limité.

Que disent donc ces lois  
Qui — lois de l'avenir — s'imposent chaque fois ?  
Elles disent ceci : que le Temps et l'Espace  
N'existent pas plus que ce qu'on nomme la Masse  
A l'endroit où l'on croit pouvoir les situer ;  
Que la Matière n'est qu'une erreur du passé  
— Interprétation d'un rêve chimérique —  
Qu'est-ce donc maintenant ? L'énergie électrique  
Qui, jointe au magnétisme, est exclusivement  
— Ainsi qu'on peut fort bien le voir chimiquement—  
L'ensemble de l'atome. Enfin c'est l'inertie  
Qui se trouve, à son tour, simplement définie  
Par un nombre identique à celui de son poids.  
Ce nombre, c'est la masse. Or, élevant la voix,  
La théorie est là pour prouver que l'atome  
— Infiniment petit mais non plus un fantôme —  
Est un soleil entier dont le système est fait  
D'infimes électrons qui tournent — on le sait —  
Vertigineusement. Parmi ces particules  
Il s'en trouve une étrange et dont les molécules  
Composent l'élément le plus fondamental  
De tout corps dans lequel, tel un être fatal,  
Elle entre comme base : on la nomme hydrogène !  
Et cela constitue un tout très homogène  
Bien que, par l'analyse, on puisse, tour à tour,  
Dissocier ces corps. Le seront-ils, un jour,



Tous ainsi qu'on le croit? Nul ne saurait le dire!...  
Qu'explique encor la loi plus vaste qu'un empire?  
Un objet quel qu'il soit apparaît déformé  
Selon le mouvement dont il est animé  
Et non plus dans le sens dit perpendiculaire  
Qui devient, de ce fait, tout à fait arbitraire;  
Lorsqu'il n'est point de force agissant sur un corps,  
Ce corps doit conserver — nuls étant ses efforts —  
Invariablement une même vitesse,  
Une direction qui, de même, ne cesse  
D'être constante et c'est, peut-on dire, en vertu  
De l'inertie : encore un principe connu  
Et sur lequel repose enfin la mécanique  
Tout entière d'Einstein qui, par là, nous explique  
Ce qu'on désespérait de ne jamais trouver;  
Quant à lui-même, libre, il est abandonné,  
Tout mobile décrit une géodésique  
Courbe ou droite, dit-on, dans l'Univers cosmique,  
Suivant que l'on est près ou loin d'astres massifs.  
Et ces faits sont certains bien qu'ils soient relatifs  
Comme la théorie et comme toute chose,  
Parce qu'en aucun cas il n'est d'effet sans cause;  
Pour nous, point n'est possible — et les faits sont  
[patents —  
De définir l'espace apparent sans le temps,  
L'espace où nous vivons, nous, êtres minuscules  
Qui ne comptons pas plus que de fragiles bulles  
Sur ce globe qui peut être pulvérisé  
Par un corps formidable, ou volatilisé!  
Qui donc dira ce que l'avenir nous réserve  
Si Mars arrive encore à supplanter Minerve  
En mettant au pouvoir de tout féroce humain  
Un puissant arsenal que forgerait Vulcain  
Pour s'entre-déchirer dans un conflit suprême?  
Peut-on savoir jamais quelle limite extrême  
Atteindra la chimie? A quel gaz elle aura

Donné naissance pour qu'en un mortel sabbat  
Êtres et choses soient anéantis sur l'heure ?  
Quelle force électrique encor supérieure  
A tout ce qu'on connaît ne naîtra pas un jour  
Causée, en un instant, par un choc en retour  
— Corollaire fatal de tant de découvertes [tent?—  
Dont les effets puissants souvent nous déconcer-  
N'est-ce pas en aveugle, hélas! le plus souvent  
Que travaille au progrès l'homme le plus savant ?  
Le hasard, ce facteur maître de toute chose,  
Guide celui qui veut déterminer la cause  
De ce qu'il voit, recherche, analyse en secret  
Dans son laboratoire, auprès de son creuset.  
Et le chimiste est là qui travaille et qui peine  
— Esclave du progrès qui l'attire et l'enchaîne —  
Pour vaincre la nature et lui ravir ses lois  
Afin d'aller plus loin, plus vite qu'autrefois.  
Plus vite, encor plus vite est le cri de folie  
Que nous semblons pousser en cette comédie  
Où chacun joue un rôle obscur, même effacé,  
Bien que ce rôle soit d'avance tout tracé.  
Plus vite! Et Maître Faust courbé sur ses cornues,  
Ou l'œil fixé sans cesse au plus profond des nues,  
Cherche à trouver le corps qui saura lui donner  
Un pouvoir merveilleux, puissant, instantané!  
Plus vite! Encor plus vite! Et la fée électrique  
Aide les dieux du fer et de la mécanique  
A donner force et vie à tout monstre d'acier.  
Mais aucun corps n'a pu, jusqu'ici, dépasser  
Du rayon lumineux l'étonnante vitesse,  
Car la lumière est bien seule de son espèce,  
Maîtresse qui tient tout sous son joug draconien,  
Force ayant, sur le monde, un pouvoir souverain.  
Sans elle tout s'endort, tout meurt et tout succombe;  
Et ce qui fut la vie est bientôt une tombe.  
Sans lumière et soleil que serions-nous? Néant.

La lumière! Mais qu'est-ce? Un simple corps pesant  
Dont les puissants rayons nous viennent des étoiles  
Et s'incurvent ainsi que s'incurvent les voiles  
Lorsque souffle le vent. Mais s'il en est ainsi,  
Si ce rayon s'incurve alors à l'infini

— Comme Phébé décrit sa courbure lunaire —

Il ne peut pas ne pas devenir circulaire;

De sorte qu'il limite et borne le lointain

En faisant revenir toujours au même point

Le mobile qui, vite ou lentement, chemine.

Ah! Quelle grandiose et splendide doctrine

Que celle qui rend courbe et nous fait voir fermé

L'espace qu'on croyait le vide illimité!

Mais ne disait-on pas qu'à l'infini la droite

Était courbe et tendait — de plus en plus étroite —

A devenir un cercle? Alors tout est clarté :

L'hypothèse d'antan devient réalité!

D'ailleurs ne voit-on pas que tout, dans la nature,

Procède, en tous les cas, par onde ou par cour-

Lumière, son, liquide et électricité? [bure :

— La courbe a tant de grâce et tant de majesté! —

Adieu donc ce qui fut notre credo d'enfance ;

Une science neuve et profonde commence

Qui bouleverse tout, rendant tout lumineux,

Qui nous fait entrevoir un monde fabuleux

Devant lequel se meurt notre vieille croyance ;

Abîme où notre orgueil sombre dans l'impuissance.

Doit-on voir désormais la science à l'envers?

Doit-on dire qu'il n'est d'espace en l'Univers

— Univers tout entier ou seulement stellaire —

Qui soit sans énergie et qui soit sans matière?

Que la matière impose au monde extérieur

— Mystérieuse loi qui n'est pas sans grandeur —

Une courbure lente ayant pour seul indice :

La gravitation? Et n'est-ce pas factice



De vouloir s'en tenir à l'observation  
Et faire intervenir une dimension  
Qui, dans l'espace-temps sera la quatrième ?  
Le prouver clairement c'est là tout le problème,  
Car en fait de mesure on croyait, jusqu'ici,  
Qu'il n'en était que trois. Et maintenant voici  
Que cette autre surgit — peut-être capitale ! —  
Dimension qu'alors on appelle *intervalle*.  
Eh bien ! l'expérience a sû donner raison  
— Et sans la moindre erreur — à la conception  
Qui met en notre esprit cette clarté nouvelle.  
La relativité nous semble une étincelle  
Qui permet d'expliquer ce qui semblait obscur  
Bien que d'aucune chose on ne puisse être sûr,  
Car toute théorie est toujours temporaire.  
Mais qu'importe après tout si grandit la lumière  
Qui nous mettra d'accord sans ruse ou fatuité  
En nous faisant connaître enfin la vérité [sent !  
Sur tous ces vils conflits qui toujours nous divi-  
Oui, qu'importe ! O lumière aux flammes qui s'iri-  
Si, par ta pureté, tu fais germer, un jour, [sent  
L'amour du beau, du bien, oui, l'amour pour  
[l'amour ;  
L'amour de son prochain, l'amour sans l'espérance  
D'un intérêt ; non, rien sans cette bienveillance  
Dont doivent s'inspirer toutes nos actions,  
Car la vie en créant des obligations  
Doit mettre la bonté dans le cœur dur des hommes,  
Et nous serons alors meilleurs que nous ne sommes  
Car devant la grandeur d'un espoir idéal ;  
Car devant le destin merveilleux et fatal  
Dont sera dévoilé le secret, la chimère  
Qui guide notre orgueil ne sera plus. Misère  
Que ces conflits d'un jour car l'œuvre de demain  
Sera de procurer la paix au genre humain !  
Mais peut-on l'espérer et devons-nous y croire ?



Si l'effort de progrès n'est pas chose illusoire,  
Verrons-nous la science au service du bien,  
Uniquement, toujours, pour établir un lien  
Solide et fort n'ayant d'autre but que connaître  
Ce qui peut, ici-bas, procurer le bien-être,  
Faire régner partout la concorde et la paix  
Sans que des appétits ne la troublent jamais ?  
Sans que l'on puisse voir renaître à la frontière  
Ce fléau lamentable, horrible et fou : la guerre ?  
Sans qu'on puisse revoir ce crime monstrueux  
Qui fait tous les humains s'entrégorger entre eux.  
Allons donc ! Tout cela n'est que rêve, utopie ;  
C'est un songe trompeur et c'est pure folie  
Qu'espérer voir un jour, sur la terre, régner  
L'universelle paix, l'amour et la bonté.  
La paix ? Mais il faudrait que l'homme fut un sage,  
Qu'il ne songeât qu'au bien, qu'il haït le carnage  
Que causent les combats, mît en toute saison,  
Et son cœur et son âme ainsi que sa raison  
Au service d'autrui. Car c'est le but suprême  
Auquel il devrait tendre en faisant, pour lui-même,  
Abstraction de tout : personne et intérêt.  
Mais le peut-il ? Hélas ! Il est trop imparfait  
Pour planer au-dessus de toute contingence,  
Pauvre esclave qu'il est de son intolérance,  
De ses nerfs, de ses sens, comme de son cerveau,  
De l'atavisme qui l'étreint dès le berceau,  
Ne lui laissant qu'un faible et pâle libre arbitre !  
Au livre de la vie il écrit un chapitre  
Qui change chaque jour et chaque jour décrit  
Différemment — selon le tour de son esprit —  
Les choses d'alentour et les heurts de son âme  
En passant brusquement du sublime à l'infâme !  
Il lui faudrait avoir un équilibre tel  
Qu'en lui fut refréné l'appétit sexuel  
Qui se traduit souvent en passion ardente

Sous couvert de l'amour d'un amant pour l'amante.  
Il est, pour la nature, un être inconscient  
Dont il sert les desseins inéluctablement.  
La nature, en effet, demeure la marâtre  
Implacable toujours, toujours opiniâtre  
Qui nous tient sous son joug et ne nous lâche pas,  
Nous reprenant soudain si, par hasard, nos pas  
Nous font nous évader de sa force tenace  
Ainsi qu'un oiselet des serres d'un rapace.  
Et n'est-il pas aussi l'esclave du milieu  
Dans lequel il s'agite en ayant le ciel bleu  
Sur sa tête sinon un climat identique,  
Un horizon semblable et plus ou moins rustique  
Selon la latitude ? Et son tempérament  
N'est-il pas adapté tout spécialement  
A ce lieu qui l'a vu, comme tant d'autres, naître ?  
Son physique lui-même est tel que reconnaître  
Sa race n'est qu'un jeu pour un observateur,  
Et son teint est, pour lui, sûr et révélateur.  
D'où cette affinité qui, mieux que les frontières,  
Groupe les gens entre eux, sans souci des barrières :  
Gens ayant même cœur, même amour, même es-  
Qu'un langage adéquat parfaitement traduit. [prit,  
Mais un ordre établi par pure politique  
Ne saurait subsister sans devenir inique  
Si tel peuple à l'étroit ne peut, quand il a faim,  
Elargir ses foyers, agrandir son terrain  
Et s'étendre au-delà de sa frontière même  
Car le droit à la vie est une loi suprême.  
Par contre, le voisin, s'il est en nombre, peut  
Défendre son pays contre celui qui veut  
S'en emparer. Pour lui, c'est son droit à la vie ;  
Et c'est — qu'on veuille ou non — défendre sa pa-  
[trie,  
Mais la patrie alors qu'est-ce donc ? Mais c'est tout,  
Tout ce que l'on entend défendre jusqu'au bout :

Foyer, bien, patrimoine et jusqu'au coin de terre  
Où l'on a vu le jour, où, guidé par sa mère,  
On a fait gauchement, petit, ses premiers pas ;  
C'est l'endroit où, plus tard, on connaît le trépas  
De ceux que l'on aimât, de ceux dont on vénère  
Toujours le souvenir ; c'est là que l'on espère,  
Là qu'au milieu des siens, on aime, souffre et meurt  
Après avoir lutté durement, à plein cœur,  
Pour conquérir sa part de joie et de bien-être ;  
C'est encor ce qui fait qu'en voyant apparaître  
L'emblème du pays alors qu'on est au loin,  
On sent l'émotion vous étreindre soudain  
Le cœur et le cerveau, faisant couler vos larmes :  
Preuve que la Patrie a pour nous bien des char-  
C'est ce qui fait pleurer et mourir l'exilé ; [mes ;  
C'est ce qui rend courage au malheureux blessé  
Quand il retrouve enfin l'endroit qui l'a vu naître.  
Voilà ce que défend avec raison tout être  
Et nul, nul n'a le droit, vraiment, de l'en blâmer :  
Après avoir souffert n'a-t-il pas droit d'aimer ?  
A qui la faute ? Hélas ! A la seule nature  
Qui fit tout imparfait, injuste et sans mesure ;  
Qui nous mit dans le cœur cet éternel poison :  
L'amour charnel qui fait sombrer notre raison ;  
C'est elle qui fait naître en nous : haine et envie,  
Eveille cette folle et sombre jalousie  
Qui torture l'esprit, armant parfois le bras  
Du malheureux dément qui va jusqu'au trépas.  
Ah ! Ce serait parfait, idéal et logique  
Si l'on pouvait régler, dans un sens pacifique,  
Ces problèmes qui sont complexes entre tous.  
Oui, mais la passion n'est jamais sans courroux :  
Elle se manifeste, hélas ! en tous domaines  
Et c'est à cause d'elle alors que se déchaînent  
Ces heurts sanglants que rien ne saurait empêcher,  
Le problème du monde et de l'humanité



Tient tout en ces deux mots qui se heurtent sans cesse :  
Raison et passion. D'ailleurs — quelle tristesse! —  
Est-il un être, un seul, qui soit sans passion ?  
Si l'on pouvait avoir une confession [vite  
Exacte de chaque homme, on comprendrait bien  
Que tout ce qui l'émeut, que tout ce qui l'agite  
Ne tend que vers un but : celui que son cerveau  
— Volcan qui toujours bout, avide de nouveau —  
Lui fait voir, tout à coup, comme dans un mirage.  
Et n'étant plus son maître, il s'y rue avec rage  
Que son fol désir soit ou public ou secret  
Car il n'a plus alors qu'un guide : l'intérêt.  
Et quand sa passion est enfin assouvie,  
Comme après un grand choc on revient à la vie,  
Il se recueille un temps, libre de sa raison  
Jusqu'à ce qu'il conçoive un nouvel horizon.  
Mais ce faible équilibre est, hélas ! éphémère :  
Vivre sans passion n'est que pure chimère ;  
C'est vouloir ignorer la nature et sa loi,  
Que l'on soit un athée ou que l'on ait la foi.  
Et cette passion, pour tous est nécessaire.  
Si c'est d'elle que vient et douleur et misère  
C'est de son action que surgit le progrès  
Qui, du monde nous fait connaître les secrets.  
De la nature, ainsi, nous sommes tributaires  
Et ce ne seront point nos cris ou nos prières  
Qui pourront empêcher cette inégalité  
Dont souffrira toujours la triste humanité. [chose  
Ah ! Sans cesse songeons que l'homme est peu de  
En ce monde où l'on peut, sans en savoir la cause,  
Disparaître soudain, retourner au néant  
Comme cela sera, qu'on soit petit ou grand.  
Et c'est bien là vraiment l'égalité suprême. [même  
Oui, qu'on le veuille ou non, la mort frappe quand  
Quand a sonné notre heure et quand aussi le  
[temps



A mis sur notre front la patine des ans.  
En dehors de la mort qui donc pourrait prétendre  
Qu'un jour l'égalité risquerait de s'étendre  
Sur les êtres et que, les cerveaux et les corps  
Seraient semblablement intelligents et forts ;  
Qu'aucun défaut physique, aucune ancéphalie  
Ne viendrait de sa tare en rompre l'harmonie ?  
Que les hommes épris de sentiments nouveaux  
Seraient même bons, grands généreux et beaux ?  
Ah ! Disons-le bien haut : ce n'est qu'une utopie  
Car l'inégalité se trouve en tout ! Folie  
Qu'espérer voir un jour pénétrer la bonté  
Dans le cœur des humains. Ah ! Quelle absurdité  
De croire qu'on pourrait rendre tout uniforme,  
Donner un corps normal à tel être difforme,  
Et détruire à jamais cet éternel poison  
Qui fait que l'on jalouse, à tort ou à raison,  
Celui dont le savoir et dont l'intelligence  
Ont fait un être à part au cœur plein d'indulgence.  
Car il est à noter que plus l'homme est instruit,  
Plus il est généreux, plus il se fait petit.  
Mais c'est l'exception, la marque du génie ;  
Partout ailleurs ce n'est, hélas ! que tyrannie ;  
Lutte pour parvenir, monter et dominer,  
Ecraser, s'il le faut, qui peut vous dépasser.  
Pour se faire valoir et surtout pour paraître  
— Si grand est notre orgueil, l'orgueil de tout  
[notre être —  
On marche aveuglément, vaniteux et hautain,  
Ne pensant qu'à son moi, sans souci du prochain.  
Ah ! que ne voit-on pas combien est éphémère  
Ce temps qui nous échoit, ce temps — quelle mi-  
[sère !  
Durant lequel, hélas ! on ne fait que passer.  
A quoi bon tant d'efforts ? A quoi bon se presser  
Quand la vie est si courte et si courte la gloire ?

D'un mort combien de temps garde-t-on la mé-  
moire ?

Mais quel est donc l'espoir que tout homme nourrit  
Pour poursuivre son but sans trêve et sans répit ?  
A-t-il d'une survie une faible espérance ?

Oui car — avouons-le — si grande est sa démence  
Qu'il ne peut croire que quelque chose de lui,  
Après lui ne subsiste ; il veut que son esprit,  
Que son âme — dit-il — après sa mort demeure  
Et que pour sa raison le néant soit un leurre !

Et puis, dans son orgueil, n'a-t-il pas inventé  
De toute pièce un Dieu, ce Dieu de vérité  
Qui sait tout, qui voit tout, qui — fait à son image —  
Après avoir créé le monde — ainsi qu'un sage —  
Songe à se reposer tout comme un simple humain ;  
Un Dieu qu'il nous faut craindre et dont la lourde  
[main

Sur nous s'appesantit, main — dit-on — de justice  
Alors que notre vie — éternel sacrifice —  
Se poursuit sur la terre en expiation  
De la faute d'un seul. Quelle humiliation ! [me —  
Quelle ironie ! Eh quoi ! Ce Maître — Dieu suprême —  
Qu'on dit tout de bonté, tout de tendresse même,  
Nous rendrait à jamais, et pour l'éternité,  
Responsables d'un acte — une légèreté —  
Que nous n'avons commis ni les uns ni les autres ;  
D'un sentiment d'orgueil dont, par des patenôtres,  
Nous devons demander, chaque jour, le pardon  
Sous peine d'aller voir, dans les enfers, Pluton ?  
Un tel Dieu, s'il existe, est un Dieu bien terrible  
Pour torturer ainsi, dans un geste indicible,  
Ceux qu'il aurait pu rendre infiniment parfaits  
Et faire qu'ils soient tous comblés de ses bienfaits  
Au lieu d'avoir toujours à craindre sa colère !  
Il faut bien l'avouer, on nage en plein mystère  
Car tout est sciemment obscur, vague, imprécis

Afin que nous soyons nous-mêmes indécis  
Et que, dans notre esprit, s'éternise le doute  
Par crainte de la mort, cette mort qu'on redoute !  
Et puis, n'avons-nous pas, pour nous faire espérer  
En un séjour heureux, éternel et doré,  
Cet orgueil infini qui guide tous nos actes  
Et fait que bien souvent les hommes se rétractent ?  
On se croit immortel ne voulant pas mourir !  
Quel malade ne veut et n'espère guérir ?  
Qui donc ne cherche pas, par crainte et par fai-  
A s'illusionner sur son destin funeste [blesse,  
En conservant encor cette lueur d'espoir [voir ?  
Qui nous fait, jusqu'au bout, sans répit, nous mou-  
Mais, pour certains esprits, la crainte est salutaire :  
Nouvelle preuve, hélas ! de la grande misère  
Dont souffre et souffrira toujours l'humanité.  
Pourtant nous devons croire à la moralité :  
Ce rapport qui dépend de notre conscience  
Et nous fait accorder, en toute connaissance,  
Notre conduite avec toutes les règles dont  
Chacun doit s'inspirer, ces règles qui nous font  
Discerner et le bien et le mal : équilibre  
Auquel l'homme doit tendre afin de rester libre.  
Mais ainsi que dit Kant : « l'âme, le monde et Dieu  
« —Trois mots vides de sens auxquels on dit adieu —  
« Sont choses que ne sait démontrer la science.  
« Si quelqu'un les admet en toute conscience,  
« C'est comme postulat. Or en toute clarté  
« Qu'est-ce que ce principe ? Oh ! c'est la vérité  
« Qu'on ne démontre point — peut-être indémon-  
[trable ? —  
« Mais qu'on accepte enfin tant est impénétrable  
« Le mystère des lois, l'abîme du destin !  
« Et cette vérité n'est, ici, qu'un moyen,  
« Comme une conséquence et fatale et logique  
« D'une autre vérité qu'on admet sans réplique. »



Mais est-ce parce que nul n'a pu, jusqu'ici,  
Démontrer certains faits que, loin de tout souci,  
Il faut, à tout jamais, renoncer à connaître  
Ce que nous ignorons et nous donner un maître  
Dont l'hypothèse évite, en supprimant l'effort,  
De chercher plus avant quel sera notre sort  
Après que notre cœur aura cessé de battre ; [tre —  
De chercher à résoudre — et cela sans combat-  
Ces problèmes qui font les hommes si méchants  
En opposant, sans cesse, à leurs tristes penchants  
La raison à laquelle il faut que soit conforme  
Toute proposition ? Or il serait énorme,  
Insensé, téméraire, illogique, enfantin,  
De dire que préside à l'œuvre du destin  
Un être qui paraît avoir figure humaine :  
Être surnaturel qui de sa main nous mène.  
Et pourquoi ? Parce que notre faible cerveau  
Ignore bien des faits ? Parce que le nouveau  
Qu'on apprend chaque jour ne semble rien encore  
A côté de ce que notre science ignore  
Mais lentement découvre à force de chercher ?  
L'Inconnu d'aujourd'hui qui sait si, l'arracher  
A l'immense Cosmos que la raison manœuvre  
Ne sera pas vraiment de demain la Grand'Œuvre ?  
Oui c'est par la raison que l'on doit se guider  
Car seule elle permet ce qu'on nomme équité.  
Si Dieu devient pour nous cette loi d'harmonie  
Qui règle toute chose et qui donne la vie ;  
S'il est ce souffle étrange et qu'on n'explique point,  
Qui met l'intelligence au front de l'Être humain ;  
S'il est ce quelque chose obscur, impondérable  
Que l'on définit l'âme : ensemble inexplicable  
Des facultés qui sont fonctions du cerveau ;  
S'il veut dire bonté ; s'il est le bien, le beau,  
Tout ce qui fait régner l'ordre dans la nature,  
Je crois en Dieu. S'il est du monde la structure

Qui nous échappe mais qu'on devine et qu'on sent  
Comme on sent le bonheur d'un amour triomphant ;  
S'il est de l'Inconnu la Grande Loi Suprême ;  
S'il est enfin ce Tout d'une harmonie extrême  
Qu'on soupçonne, entrevoit, dans un espoir trou-

[blant

Bien qu'il échappe encore à notre entendement,  
Je crois en ce Dieu-là parce qu'il nous pénètre,  
Parce qu'il nous rend forts et qu'il met en notre être  
Des sentiments nouveaux qui nous rendent meil-

[leurs

Que ces esprits étroits, ignorants et railleurs  
Dont la terre est peuplée.

Hélas ! Un affreux doute

Traverse mon esprit et le met en déroute  
Sur ce chemin du rêve où, chevauchant soudain,  
Il partait presque heureux. Ah ! comme c'est lointain  
Par rapport au réel qui nous étreint sans cesse !  
L'Homme n'est pas son maître et, grâce à sa fai-

[blesse,

On le tient enfermé, comme un pauvre dément,  
Dans un cercle restreint où las, indifférent,  
Il subit du passé la fâcheuse influence  
Et n'est plus qu'un fantôme à l'ombre du silence !

D'ailleurs tout entretient cette façon de voir  
Et la foi qui le mène émousse son savoir ;  
Dès qu'il veut s'évader d'un dogme millénaire,

On le traite d'infâme ou de visionnaire.

Car oser regarder les choses froidement

Avec sa raison seule et non mystiquement,

Est contraire à l'usage ainsi qu'à l'écriture ; [ture,

C'est — affirmera-t-on — commettre une impos-  
Comme si l'on devait à jamais s'enfermer

Dans le cercle restreint où se meut l'opprimé

Au lieu de regarder franchement la lumière !

Certes nous n'avons pas renversé la barrière

Qui laisserait du doigt toucher la vérité.  
Bien des ans passeront avant que la clarté  
Sur toute chose soit, avant que le mystère  
Dont on subit la loi terriblement sévère  
Ait enfin décelé son sens et son secret :  
Rien ne compte, en effet, en dehors du concret.  
Mais pourrons-nous jamais réaliser ce rêve ?  
Le progrès est si lent et la vie est si brève  
Qu'en dépit des efforts accomplis de tous temps  
Et ceux qu'on poursuivra durant des milliers d'ans,  
Si rien ne vient un jour bouleverser le monde  
Et détruire soudain toute une œuvre féconde ;  
Que si nous comparons le chemin parcouru  
A ce qu'il faut encor pour percer l'inconnu,  
Nous sommes effrayés de ce qui reste en cause ;  
Et c'est ce qui fait voir qu'on connaît peu de choses !  
Car l'homme qui s'instruit, très vite comprend bien  
Que ce qu'il sait, hélas ! est autant dire rien !

Ayons donc conscience — trop orgueilleux hommes  
Et de notre faiblesse et du peu que nous sommes.  
Et puisqu'il sied d'avoir beaucoup d'humilité  
Tout n'étant, ici-bas, que relativité,  
Réagissons toujours contre notre nature ;  
Que la raison l'emporte et domine l'injure ;  
Disons-nous que la vie est un très dur chemin  
Que nous devons gravir en nous tenant la main.  
Chacun contribuant au lent progrès du monde,  
Que notre action soit et constante et féconde,  
Généreuse à bon droit, sans haine ou passion ;  
N'agissons pas sans calme et sans réflexion ;  
A l'injuste fureur que la bonté s'oppose :  
Parler avec son cœur est la meilleure chose  
Si nous voulons défendre en toute vérité  
La cause du progrès et de l'humanité !





